

LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Lyon, 81, Rue de la République, Lyon

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RECLAMES la ligne 1 »
ANNONCES. — 0 50
Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : au Bureau du Journal. — A Paris : Agence Ewig, rue Richelieu, 9.



Le Coup de Patte du 4 Septembre 1881

Scrutin de Ballottage du 4 Septembre

Nos Candidats

2° Circonscription

BONNET-DUVERDIER

Député sortant
Républicain Radical

3° Circonscription

D^R CRESTIN

Républicain Radical

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — La Blanchisseuse (Sonnet). — La candidature Bonnet-Duverdier. — Revue de la Semaine. — La Brochure Peyrouton (deuxième article). — Question sociale : LA CHERTÉ DE LA VIE. — Devant et derrière la toile. — Congrès de géographie. — Feuilleton.

CARILLON

Allons, ça marche, z'enfants, ça marche ! Je sis tout requinqué de satisfaction et de joie, de ce que vous n'avez si bien gobé le gorgeon de moralisance que je vous ai fait déguster dans mon darnier mimero. Oh ! pour le sûr, les gones, que vote vieux t'ami Guignol est encore celui qu'a le plus d'aine de tous les taffetaquiers en journalisterie ; au moins y ne vous a jamais fiché dans la bassouille, et vous savez ben que ça que je vous devide, n'est pas de blagues.

Voyez-vous, les frangins, toutes les fois que nous ferons de collagne ensem-

ble, et que nous travayerons sur la même Jacquard, nous ferons toujours de la bonne ouvrage. Nous ons déjà nommé presque tous nos dépotés, nous ons ben épluché autant que possible ceusses qu'é-tions les méyeurs ovriers, que vont tramer de pièces si chenuses que les plus malins négorcians pourront pas leur z'en remontrer, mais qui seront seurcés de faire quinet devant c'tte fabrication.

Eh ! ben ! à parsent que nous ons de japilleurs de notre choix, à parsent qu'on dit que nous sons dans la vraie République, y ne s'agit pas de nous pâmer d'aise et croire que nous n'ons pus qu'à chiquer la frigousse. A parsent, Mes-sieurs les veinards, que nous vous ons confié notre petiote, à parsent que vous n'allez conduire notre grand ateyer et sigroller le battant du mequier gouverne-mentable, y s'agit d'avoir assez de mogne pour ne pas canner ! Faut pas faire les feignants, c'est qu'y a bigrement de bou-sillage dans la pièce qu'on a laissée en train. S'agit pas de baver toujours les mêmes gognandises et d'envoyer de postillons sur le picou du populo.

Aujord'hui pus que jamais nous ons besoin de bien tâter pour ne pas nous laisser gourrer. Y faut nous mefier de ceusses que voudraient nous éborgner et que charchent à nous fourrer dans la piautre. Nous sons encore en ballottage, y faut donc ouvrir nos châssis et vitrer clair.

Il ne nous faut pas de z'apprentisses dans le mequier, qui confondent la chaîne d'avé la trâme, ni le remise d'avé la Jac-quard ; y faut pas qu'y z'ayent de pège aux coudes ou de poils dans les mains. Le mement est venu de rattraper le temps perdu, faut rendre la pièce. Allez ! Allez ! préparez vite de canettes, emplissez les questins, fesez de roquets, remondez vote longueur, et fesez attention aux crapauds, aux coups d'arbalète, aux empanissures ; y faut pas de gnounges que bavent et que roupillent sur leur banquette au lieu de tirer le bouton.

Nous ons besoin de z'hommes à cabo-ches, qu'ayent du gingin et de jugeote ; s'agit pas qu'on nous beugle : Je sis Re-publicain, faut me mettre dépoté !

Non, mes pauvres vieux, à parsent que

nous sons tous Republicains, et que toute la France l'a prouvé par ses élections qu'elle était républicaine. Nous ons besoin de gones que soient pas mollasses, que n'oyent pas de jus de navets dans les veines, de gones enfin que soient capables de défendre et de faire faire de progrès à notre République, que sachent appliquer les lois à de sages et justes réformes que nous ons alignées dans nos mandats.

Et pisque nous parlons de reformes, les frangins, n'oublions pas que la vraie réforme sociale ne peut exister que si elle suit la réforme politique. Les badin-gueusards, les Orléanisses, les Henry-saint-Cuistres et les congrégaleux de toute espèce, ont ben essayé de nous faire encreire l'incontraire, mais les charipes ne sont que de z'intrigants que font de menteuses pormesses aux ovriers, pour mieux ensuite les estranguouiller. Ce n'esse la République seule que peut amener le porgrès et la prospérité universelle.

Hardi! zou! mettez votre panier à crotte sus la banquette, soignez vote façure et en avant le battant!... Y nous faut de z'arreprésentants que n'ayent pas froid aux z'œils, que ne se contentent pas de jacasser comme de pies borgnes: Y nous faut le Porgrès, le Travail et la Liberté!

A parsent, les gones, que je vous ai griffardé mon papelard et que vous avez reliché ma tartine, je vous dis à la semaine prochaine.

Vous aussi, remontez sus vos banquettes, faites une bonne semaine et qu'on entende partout: *Bistan-clac-pan!* C'est un air que me fait toujours plaisir, parce que quand on l'entend, c'est signe qu'y a d'ouvrage; et quand le satinaire ne chôme pas, ça veut dire que tout le monde a de pain.

Là dessus, mes belins, je vous envoie une seringée de compliments et je vas avaler z'un canon à vote santé avec le cousin Gnafron.

Votre vieux t'ami.

JEAN GUIGNOL

LA BLANCHISSEUSE

SONNET

Blanchisseuse aux robustes hanches,
Quand avril, sur le ciel léger
Fait les nuages voltiger
En délicates avalanches

J'imagine les choses blanches
Qu'après la lessive, au verger,
Tes petites mains font neiger
Sur les cordes et sur les branches.

Et que jaloux de copier
Jusqu'aux détails de ton métier,
Fille exquise, le ciel te s'ingé;

Et je songe en riant: Parbleu!
Voici qu'aux bords du pays bleu
Les anges font sécher leur linge.

BIBI.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à *Samedi prochain* la fin de « RÉPUBLIQUETTE » à Caluire ou la célébration de la St-Alphonse.

LA CANDIDATURE BONNET-DUVERDIER

Notre correspondant de la semaine dernière avait raison. Ce qui se passe est une honte pour la démocratie lyonnaise, une tache de boue pour les entraîneurs de ce comité républicain qui n'a plus de central que le nom et que le peuple a baptisé « Chambard », du nom de son meneur principal, alors qu'il eût pu, et avec beaucoup plus d'à-propos, le baptiser « Chambord », à cause des ignobles manœuvres qu'il a ramassées dans l'arsenal des jésuites, les agents du boiteux de Frosdorff.

Ce n'est plus de la politique que fait ce comité qui est mort, le 21 août, avec l'omnipotence occulte de la bourgeoisie dite opportuniste dont il satisfaisait tous les appétits. Les hommes intéressés à faire croire qu'il vit encore, les bourgeois déconfits, groupés en larmes autour de son cadavre, ne font plus aujourd'hui qu'imiter les défenseurs de toutes les mauvaises causes perdues: ils insultent, diffament et calomnient leurs adversaires victorieux. Ils vont même plus loin ces bourgeois, ces ennemis du peuple dont le réveil leur inspire autant de frayeur que la République en inspira jadis à l'Empire: ils falsifient les textes, tronquent les documents et pour étouffer les cris de protestation de la victime qu'ils ont choisie, emplissent l'air de toutes les insolences des journalistes et des orateurs, leurs compères.

Ces hommes, ces bourgeois, ces serviteurs de bourgeois que l'on a vus se traîner à plat ventre depuis 1870, — et plusieurs d'entre eux même avant 1870, — devant des tripoteurs d'argent, ces hommes, ces bourgeois, ces serviteurs de bourgeois, qui se proclament républicains, ne craignent pas de promener par la ville, en exploitant l'ignorance et la crédulité, des documents et des pièces tronquées et falsifiées pour essayer d'enterrer dans la fange un vieux républicain, un véritable, un sincère celui-là, un de ceux qui ont lutté, qui ont souffert, et qui ne s'agenouillent pas devant les bottes d'un Maître!

Ah! mais cela s'explique! Si, au lieu de rester à son banc de l'Extrême-Gauche, inébranlable dans ses principes et dans ses convictions, impitoyablement fidèle à son mandat, M. Bonnet-Duverdier eût été mettre sa main dans celle de M. Gambetta ou se fût mêlé à la troupe des caudataires de M. Gambetta, — à ces caudataires comme l'on n'en rencontre pas seulement au Centre, à Gauche, mais encore à l'Extrême-Gauche et parmi les questeurs de la Chambre; — si la bouche pleine de sourires, il eût trouvé que tout était pour le mieux dans la plus opportuniste des Républiques; s'il eût eu sa part de bénéfices dans la conversion de la rente; s'il eût caressé de son mandat de député les caisses de Sociétés financières; s'il eût approuvé Tunis, le chemin de fer de Bône à Guelma, et tapé sur le ventre de Galiffet, à cette heure, les hommes, les bourgeois et serviteurs de bourgeois du comité Chambard-Chambord ne déni-

cheraient pas dans le vocabulaire français assez de fleurs de rhétorique pour en parer le nom du député de leur cœur, et assez d'épithètes malsonnantes pour flétrir les grossièretés d'un Paul de Cassagnac, devenu leur auxiliaire!...

Et jamais, sachez-le bien, ils n'eussent pensé à ce Thiers — fichu nom pour des démocrates! — qu'ils acclament aujourd'hui!

« Passez vite votre chemin! lui auraient-ils crié avec... bienveillance. Capitaine, faites-nous le plaisir de nous servir d'abord comme simple soldat. Nous avons accueilli dans nos rangs des anciens membres des cercles catholiques, du cercle de la rue Duguesclin notamment, nous pouvons bien vous admettre, vous qui étiez au mieux avec Bourbaki, vous qui n'avez quitté l'armée que parce que l'on ne donnait point satisfaction à vos prétentions excessives. Vous vous dites très enclin à devenir, un jour, ministre de la guerre civil. Commencez par comprendre ce que c'est que la démocratie, commencez par lutter pour elle, par souffrir pour elle, et nous ne demanderons pas mieux, plus tard, nous bourgeois, nous qui avons besoin du sabre, que de faire de vous l'un de nos protecteurs.

« Mais quoi donc, capitaine? Vous murmurez, vous vous permettez de juger, à l'instar des pires réactionnaires, un acte de la vie de M. Bonnet-Duverdier, que Louis Blanc, très sévère, a qualifié de négligence? Lisez, capitaine Thiers, lisez avec soin les TREIZE procès-verbaux et non les QUATRE, tronqués et falsifiés, qu'ont l'impudence de produire les ennemis de notre cher candidat, et passez votre chemin, capitaine, ministre-soupirant, nous n'avons rien à faire pour vous! »

Eh bien! dimanche prochain, 4 septembre, anniversaire de l'effondrement de l'Empire, qui sera désormais l'anniversaire de l'effondrement du comité Chambard-Chambord, les républicains véritablement radicaux, les républicains indépendants de Lyon, les républicains du peuple que l'on n'abuse plus à l'aide des infamies jésuitiques et qui n'ont pas besoin d'un sabre-protecteur, diront à M. le capitaine Thiers — un nom qui porte malheur! — ce que ne lui ont pas dit et ce que ne pouvaient pas lui dire les bourgeois et serviteurs de bourgeois du comité Chambard-Chambord.

Et, lavé par eux des souillures de la lave opportuniste, le nom du citoyen Bonnet-Duverdier sortira triomphant de l'urne électorale!

Le CARILLON.

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — Sois généreuse, France! donne tes milliards et ce que tu as de plus cher, le sang de tes enfants!... Aide les peuples, tes voisins, à conquérir la liberté d'être ingrats, les nourris aux dépens des tiens. Ils n'ont pas même la reconnaissance du ventre...

— La *Riforma*, organe de M. Crispi, demande que l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Suisse et l'Allemagne établissent contre la France un blocus continental qu'elle croit

plus efficace que celui imaginé par Napoléon I^{er} contre l'Angleterre.

— Le couteau italien continue à faire parler de lui. Si c'est par amour de l'art, nous aimerions mieux les voir s'exercer chez eux.

SAMEDI. — Le Conseil d'Etat va présenter un nouveau projet de loi relatif à l'exercice de la médecine et de la pharmacie.

Tant mieux! Si ça peut nous débarrasser de toutes les officines cléricales et clandestines, où des consultations médicales, de concert avec les neuvaines, les eaux de Lourdes et autres, concourent à la confection des miracles pour exploiter la crédulité des pauvres naïfs et leur extorquer l'argent dont ils gorgent leurs caisses!

DIMANCHE. — 5.000 personnes visitent l'Exposition géographique. Toute la journée une foule de curieux et de savants ne cesse de circuler dans les galeries de l'Ecole de Commerce, admirant toutes les richesses et les curiosités merveilleuses apportées de tous les coins de l'univers.

— Léon XIII continue à pourrir sur la paille humide de son cachot... pardon! dans son palais du Vatican. Jugez plutôt!

Cette prison papale a des jardins, et des jardins si grands, qu'un chasseur attiré et payé 60 francs par mois, est chargé de tuer le gibier qui figure sur la table de l'humble représentant du Christ!...

LUNDI. — L'administration des Postes et des Télégraphes ne recule devant aucun sacrifice.

Il est question de modifier, pour l'été, l'uniforme des facteurs de la poste. La tunique actuelle, à un rang de boutons, serait remplacée par un vêtement plus commode, c'est-à-dire un veston à deux rangs de boutons!...

— Il y a 4.700.000 enfants fréquentant les écoles de France. Un crédit de 22 millions serait nécessaire pour les fournitures classiques. M. Jules Ferry recule devant ce chiffre et maintient le statu quo.

MARDI. — Les lauriers de la Compagnie des Tramways empêchent la Compagnie des Rapides de dormir.

A peine compte-t-elle quelques jours d'existence, qu'elle a déjà deux tamponnements à son actif.

Puisqu'elle a obtenu que le *Gladiateur* garde une distance respectueuse vis-à-vis de ses bateaux, nous lui conseillons, pour la tranquillité des voyageurs qu'elle transporte, de demander l'exclusion de tous les bateaux sur le Rhône.

MERCREDI. — Dans certaines écoles congréganistes, on distribue des images qui sont des billets pour le ciel, en train rapide, en express, en omnibus, en tramways et même en voiture et à dos d'âne.

Les trains sont conduits par deux locomotives, dont les mécaniciens sont l'Amour et la Crainte...

Il est vrai qu'on peut s'attendre à toutes sortes d'élucubrations de la part de gens qui aux examens pour le brevet de capacité, demandent aux jeunes filles, si notre Seigneur a opéré SEUL dans l'incarnation!...

JEUDI. — Un journal, organe des théories d'émancipation de la femme, propose de créer une Académie féminine.

Allons, eh! bien, tant mieux. Si nos quarante immortels ne font pas plus de bruits que des termes, les nouvelles régentes de la langue feront, à coup sûr, parler d'elles.

CLAUQUE-POSSE.

Feuilleton du Carillon de St-Georges.

7

UNE

TUERIE DE COSAQUES

PAR

Godefroy CAVAIGNAC

(Suite)

— Très bien! très bien! cria-t-on encore. Lubbert s'élança vers la place, et la foule l'y suivit, heurtant contre les portes et se joignant à celle qui se pressait autour de la maison de ville.

« Vite! vite! poursuivons les brigands! » Ce ne fut bientôt qu'un cri. Vainement quelques vieillards parlaient-ils d'un reste d'incendie à éteindre, de prudence ou d'appréts: l'impulsion était donnée; et les masses ont cela de bon, entraînées qu'elles sont à la fois par leur élan, leur poids, leur ardeur, fortes, alertes, généreuses, qu'une fois en branle on ne les retient pas; on ne les guide même qu'en les devançant; et c'est parce qu'il les devança que Lubbert guida, ce jour-là, ses braves compatriotes.

Honneur à l'Alsace, fertile pour la paix, féconde pour la guerre! L'Alsace qui, du côté de l'ennemi, se tourne, immense forteresse, avec son vaillant peuple pour garnison, le Rhin pour fossé, pour bastions Belfort, Schélestat, Haguenau, Kehl, où sont venus vieillir et s'user tant de sièges; Strasbourg, qui nous garderait à lui seul, et, du haut de sa tour renommée, montrait notre drapeau à l'Allemagne! L'Alsace qui, derrière ce rempart, travaille pour la richesse de la France de toute la vigueur de son sol, de toute l'industrie de ses mille fabriques, produit pour les riches et pour les pauvres, nous fournit fantassins, cavaliers... on sait ce qu'ils sont... les arme, les monte, les paye, les caserne, près de glorieux champs de bataille, pourrait suffire à former une armée, suffirait à ses propres besoins et à l'orgueil de la France.

Et il n'y a pas longtemps que l'Alsace a porté jusqu'au Rhin notre frontière; mais, par ma foi! dans ce peu de temps, elle a servi la nation!... La langue seule n'y est pas française: aussi bien, pendant vingt-cinq années, nous avons eu besoin de soldats qui parlissent allemand. Les housards d'Alsace et la maison d'Autriche n'a jamais tant pleuré ce membre arraché à l'empire que lorsqu'il s'est armé contre elle. Grâce à l'Alsace, la France est la patrie de Kléber!

Voyez ces braves gens; leur ville brûle

encore; ils ne savent trop quel chemin a pris l'ennemi ni quel est son nombre; ils n'ont appris son arrivée en France que par ses ravages chez eux; ils n'ont pas de chefs; à peine trouvent-ils tous des armes: pourtant, ils s'élancent à sa poursuite; les piétons suivent les cavaliers; tous sont sûrs de l'atteindre.

Ils ne s'arrêteraient qu'un moment devant leur église, car l'Alsacien est tolérant, mais dévot. Cette église servait à la fois aux protestants et aux catholiques. Lubbert seul passe impatient et, d'ailleurs, de quoi eût-il remercié Dieu? Quant à demander, il ne demandait rien qu'à lui-même, à sa rage, à son cheval.

Il attendit ses compagnons devant la porte d'Hélène. « Où sont ses restes? pensa-t-il; qui donc m'aime assez pour les avoir recueillis!... Ah c'est de la vue d'autres morts que je veux d'abord repaître mes yeux!... En avant, frères, en avant! »

Enfin la course commence... Degrandis cris l'animent et la dirigent. Des femmes exhortent la foule armée; des enfants voudraient s'y cacher pour qu'on les laissât venir. Et quand on atteignit la porte de la ville, on se battait à qui passerait le premier, comme si ce fut pour fuir et non pour poursuivre.

Là se tenait le capitaine Saurfield, portant des cartouches dans le pli de son manteau, et il en faisait aumône à ceux qui étaient

moins pourvus. Le vieillard, tout en plaçant sa main pleine dans les mains tendues, guettait si quelqu'un ne sortirait pas de la foule pour lui dire « c'est moi, père, c'est Arnold » ou bien « votre fils Arnold, capitaine, est là derrière qui vient. » Or, il ne vit que son fils Lubbert qui lui cria encore adieu. Hermann le suivait, ayant trouvé une monture, et répétant parfois cette brève parole: « Allons. »

Ainsi que Lubbert l'avait dit, cavaliers et piétons se séparèrent: les uns par la vallée, suivirent la trace de l'ennemi, les autres prirent un chemin qui s'étendait sur la montagne.

Ce chemin était plus long, mais praticable, et il aboutissait au point où la côte, se rapprochant du Rhin, s'inclinait vers la route bordant le fleuve. C'était à ce défilé qu'il fallait devancer l'ennemi; sans quoi, pas de vengeance. On avait presque onze lieues à faire; il était huit heures et plus du matin: l'ennemi avait d'avance bien près de deux heures... Plus vite donc, plus vite!

Pourtant, les chevaux filaient grand train. La montée n'était pas très raide; la neige criait sous leurs pieds; plusieurs chiens à longs poils devançaient, en aboyant, la troupe; le vent secouait les crinières; le ciel était froid, et, lâchant la bride, plus d'un cavalier boutonnait sa veste ou rabattait son bonnet fourré. Lubbert courrait devant, tête nue.

Le plus grand nombre chevauchait à cru;

La brochure Peyrouton⁽¹⁾

(DEUXIÈME ARTICLE)

Chaque ligne de cette brochure est à étudier.

Commençons par l'escobarderie; nous y montrerons, en terminant, la couardise.

Escobarderie! Ce mot pourrait paraître un peu... fort si nous ne l'expliquions tout de suite:

M. Peyrouton (Abel), ancien révolutionnaire, ancien communaliste, converti à l'opportunisme, appartient à cette déplorable catégorie de républicains lyonnais — les principaux agents du comité central et de son organisation jésuitique — qui ont introduit dans l'existence de la démocratie, dans ses œuvres, dans sa propagande, dans ses moyens d'action, les théories et les pratiques d'Escobar.

Ce n'est point de leur faute si cette catégorie de républicains et M. Peyrouton sont hélas! ce qu'ils sont. Ils subissent, pour ainsi dire, une loi de nature. A Lyon, pendant plusieurs siècles, le jésuitisme a infecté de son virus le sang de toutes les classes de la société, et il n'y a qu'à se promener, dans tous les quartiers, le 8 décembre, pour acquérir la triste certitude que ce virus empoisonne toujours les veines, même d'un nombre considérable d'électeurs qui votent pour les candidats du comité central républicain.

Ceux d'entre eux qui n'illuminent pas le 8 décembre, n'envoient point leurs enfants dans les écoles congréganistes et n'accompagnent pas leur femme et leur progéniture à la messe du dimanche, ont apporté, comme M. Abel Peyrouton, dans l'exercice de la vie publique et de la vie privée, les théories et les pratiques de ce jésuitisme dont ils sont pénétrés.

La brochure qui nous occupe en est la preuve incontestable.

Elle se résume en ceci: Étant donné que le LYON-RÉPUBLICAIN possède les preuves matérielles de l'active et presque exclusive collaboration de M. Peyrouton au BAVARD, essayer de faire croire que, depuis le 4 juin, M. Peyrouton ne faisait plus partie de la rédaction de cette feuille, qu'il n'y a jamais écrit que des portraits, et que, « quant aux autres articles, il ne les lisait jamais, ni avant ni après la composition. »

A l'aide des procédés jésuitiques, on ne pouvait tâcher d'y parvenir que par un seul moyen: d'abord, avouer ce qu'il était matériellement impossible de nier.

M. Peyrouton l'a fait en ces termes catégoriques: « En ce qui me concerne, je prends la liberté de vous faire savoir que la découverte du LYON-RÉPUBLICAIN était juste: j'ai été l'un des écrivains du BAVARD. »

(1) Voir le n° du 27 août.

Puis, simuler le dégoût, l'indignation, l'écœurement, et pour donner créance à une prétendue retraite précipitée, produire, à l'appui, un de ces documents qui, au théâtre et dans les brochures, font partie du vieil arsenal des ficelles.

Voici, d'ailleurs, cette lettre-ficelle, écrite le 4 juin par M. Peyrouton à son « cher d'Asco » — lisez: Tony Loup. — Nous avons tenu à la reproduire in-extenso, afin que pas un de nos commentateurs n'échappât à ses lecteurs. —

Faisons remarquer, en passant, que toujours, selon la théorie jésuitique, comprenant que le vieux jeu de la lettre ferait sourire les gens habitués aux petites malices de la scène, M. Peyrouton a pris ses précautions par la phrase ci-dessous, aussi entrecoupée de points-et-virgules que tous les articles parus dans le BAVARD depuis le 4 juin 1881:

« J'ai fait lire ma lettre à tous ceux qui l'ont bien voulu; il se trouve dans Lyon une cinquantaine d'hommes, journalistes, savants, ou employés qui ont lu ma lettre à M. d'Asco: rien n'y a fait; le public reste incrédule; il y en a qui disent que cette lettre n'est qu'une comédie; une infamie qui a trouvé des dupes; elle est colportée par tous les fruits secs du reportage lyonnais. »

Il est singulier que M. Peyrouton, après avoir envoyé sa lettre, spontanément écrite, sous l'impression du bruit de l'opinion, lettre « remise en mains propres (!!!) de M. d'Asco, par la domestique de ses parents » — exactement comme au théâtre par Louise ou Louison, — il est singulier qu'il ait pu « la faire lire à tous ceux qui l'ont bien voulu. » M. Peyrouton aura voulu dire seulement qu'il « a fait lire à tous ceux qui l'ont bien voulu » la copie de cette lettre ou plutôt les épreuves de cette lettre... destinée à la brochure où nous l'avons lue à notre tour.

Ici nous plaçons cette lettre au « cher d'Asco: »

Mon cher d'Asco,

Il m'est excessivement pénible de vous écrire ceci: je le fais, parce que cela est nécessaire.

Mon ami, le BAVARD n'est plus un journal: avec cette bourse de Cythère, avec ces détails crus et sans grâce, impudents et sans intérêt, le journal que nous avions fondé ensemble dans une pensée de gain scrupuleusement honnête est tout ce que l'on voudra.

Moi, je ne suis pas de complexion à m'abuser sur le sens de la rumeur publique, elle nous couvre de boue à cette heure: vous croyez le contraire et vous persistez; moi je me retire: on ne brave pas ces clameurs-là.

Ami, vous êtes un loyal garçon: vous êtes intelligent, très intelligent, mais vous

manquez de tact littéraire et de convenance personnelle. Entendez-moi bien: je veux dire que vous serez toujours utile dans un journal; mais à la condition d'être dirigé solidement: car, voyez-vous, le gain, le succès, c'est beaucoup, mais c'est peu, s'il n'y a l'honneur et l'estime du public avec l'honneur.

Or, dans cette aventure, vous avez été le maître; plus, de mon côté, je m'efforçais d'épurer mon style et d'assurer l'avenir, plus vous avez compromis l'œuvre commune par des indiscrétions révoltantes et une crudité de détails intolérable.

Mes conseils n'y ont rien fait: le bruit public n'y a rien fait: si bien, que ce journal qui, dès les premiers numéros, amendé dans un sens littéraire et mordant, avait une existence brillante assurée, est désormais un journal condamné.

Je ne veux pas l'enterrer. La part de considération qui me revient, non par mes articles, je peux les avouer tous, mais de vos cancans et potins, est assez grave, il n'est que temps que je me retire: je le dois à ma famille; je le dois à moi-même.

Mon cher d'Asco, nous n'en restons pas moins amis, n'est-ce pas? Il n'y a rien, il ne peut rien y avoir qui nous sépare.

Recevez, etc.

Signé: ABEL PEYROUTON.

4 Juin, matin.

Telle est cette lettre, le clou de la brochure. L'espace nous est trop mesuré pour que nous l'analysions et commentions aujourd'hui. Ce sera notre besogne de la semaine prochaine.

CADET.

QUESTION SOCIALE

LA CHERTÉ DE LA VIE

Il n'y a pas de question sociale.
LÉON GAMBETTA.

Un de nos lecteurs nous adresse sur ce redoutable sujet: la cherté des vivres, du logement et du couvert, une lettre pleine de réflexions les plus justes et les plus sages.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'en reproduire la majeure partie.

Les loyers, nous dit notre correspondant, les loyers augmentent sans cesse. Il ne sera bientôt plus possible aux pauvres gens de se loger.

Les propriétaires se montrent de plus en plus âpres dans leurs exigences. Chaque trimestre, presque, ils imposent à leurs locataires une augmentation: fût-elle minime, cette augmentation se renouvelant à chaque terme, c'est-à-dire quatre fois par ans, finit par devenir une charge écrasante. Et bien obligés sont les locataires d'en passer par tous les vœux de ces potentats au petit pied: s'ils s'y refusent, on les met impitoyablement sur le pavé. Changement de domicile forcé, déménagement, emménagement — traduisez: dépenses imprévues, embarras, gêne extrême. D'ailleurs, changer de logis, c'est presque toujours troquer son cheval borgne contre un aveugle, passer d'un proprio cupide à un autre encore plus rapace.

cents environ, sans halte, sans trainards, sans chefs et sans ordre, cherchant la guerre de leur seul courage, de leur seule haine, de leur seul élan... Régiment, levée en masse, deux fortes armes pour la guerre: le premier la sert de sa discipline, de ses mouvements, de son ensemble; maniable et ferme, souple et solide comme une bonne épée, c'est la voix de son chef qui le meut et l'anime; il y va sans autres cris que ceux du commandement. Il se forme en carré et s'assoit comme un bastion sur le sol, se serre en colonne et bat comme un bélier les redoutes, ou s'éparpille en tirailleur, ou se déploie en muraille, faisant feu par tous ses créneaux; il peut avancer, faire retraite, ou garder sa place.

La levée en masse est forte par le mouvement: il faut qu'elle aille; toutes les armes lui sont bonnes: fourches, fusils de chasse, haches et faux; elle confond ses cris et ses coups; elle enveloppe, elle inonde, elle entraîne.

Ce qui la dirige, c'est le regard de tous découvrant l'ennemi; ce qui l'anime, c'est une même âme répandue dans mille corps, une haine et une ardeur communes. Elle tombe pêle-mêle sur l'ennemi, comme un arbre touffu jeté bas par un orage, et l'écrase sous son poids, de son tronc, de ses mille rameaux. Le régiment c'est la guerre de science et de calcul; la levée en masse,

Voilà pour le logement.

Les épiciers, les bouchers, les fournisseurs vendent leurs marchandises à des prix de plus en plus élevés. Pour s'excuser, ils rejettent ce renchérissement sur le propriétaire, qui les augmentent eux aussi.

Notez que les marchands ont pris (parce qu'on la leur a laissée prendre), la fâcheuse habitude de peser les denrées, la viande, dans un coin obscur de leur boutique, contre le mur, loin du client; de manière que ce dernier ne sait jamais s'il a son compte, et souvent le compte n'y est pas. N'est-ce pas un abus criant, contre lequel on doit protester énergiquement?

A qui donc profite, demande encore, avec non moins de justesse, notre correspondant, à qui profitent les dégrèvements d'impôts qu'on a votés depuis trois ans? Aux marchands seuls, et jamais aux consommateurs.

On a dégrèvé le sel, le savon, la chicorée. Ces trois articles n'ont pas diminué d'un sou.

Les seuls dégrèvements qui profitent aux pauvres gens, c'est ceux portant sur des services de l'Etat. Ainsi la diminution de la taxe postale. Mais les pauvres n'écrivent guère.

Le vin est dégrèvé. Cependant les pauvres diables qui achètent leur vin, litre par litre, le paient encore le même prix qu'auparavant.

Ce dégrèvement ne profite qu'aux gens, plus heureux, qui peuvent acheter leur vin par barrique. Les malheureux, dont on invoque toujours l'intérêt pour opérer les dégrèvements, n'en profitent justement jamais, et c'est à eux surtout que les dégrèvements devraient profiter.

Tel est, sinon dans sa lettre même, — car nous avons au courant de la plume ajouté nos remarques à celles de notre correspondant, — mais au moins dans son esprit, le tableau qui nous est tracé des difficultés matérielles qui écrasent les pauvres gens.

Quiconque soutient, au jour le jour, en travaillant, la dure lutte pour l'existence, et gagne son pain à la sueur de son front, sait que ce tableau n'est exagéré nullement. Les traits en seraient plutôt atténués, et mille détails y sont omis.

Quels remèdes à ce renchérissement universel? Notre correspondant se demande si l'on ne pourrait lutter utilement contre la cherté des vivres à l'aide de la fondation de sociétés de consommation établies par quartiers.

De telles sociétés fonctionnent, paraît-il, en Angleterre, il y aurait lieu d'étudier les résultats qu'elles donnent.

Mais, pour mener à bien une entreprise semblable, il faudrait des capitaux que s'empresseraient de ne pas offrir les capitalistes; il faudrait des dévouements rares et une solidarité qui est plus dans les bouches que dans les cœurs.

Le mal de misère, d'ailleurs, est si étendu, si profond, si général, qu'il est douteux qu'on en puisse venir à bout par des réformes partielles, et autrement que par une complète réorganisation sociale.

GRAMONT.

DEVANT ET DERRIÈRE LA TOILE

Naturellement, le CARILLON DE ST-GEORGES ne négligera rien des choses du théâtre. Scènes municipales (Grand-Théâtre et Célestins), et scènes indépendantes (Bellecour, Variétés, Gymnase) seront l'objet de ses critiques impartiales.

En attendant que la réouverture du théâtre Bellecour, qui a lieu au moment où nous

plusieurs menaient en croupe un frère, un ami, un voisin, trop faible pour faire à pied la route. La plupart portaient un sabre qui jadis avait servi à leurs pères; d'autres avaient des carabines, des pistolets; il y en avait un (celui-là allait devant avec les premiers) qui n'était armé que d'un fléau, et le faisait battre au vent, comme un guidon, au-dessus de sa tête.

Ils étaient environ trois cents, tous hardis et bons cavaliers; ils galopèrent sans tenir de rang, aussi pressés qu'ils le pouvaient sur la route. On n'entendait que le pas des chevaux et les sifflements dont leurs maîtres excitaient leur marche. Lubbert courait toujours en avant.

Ils passèrent près de la cabane de la vieille Brigitte. Un cadavre gisait devant la porte. Lubbert le regarda et fit faire brusquement un saut de côté à son cheval; puis, se retournant, il vit une part de la troupe sauter par-dessus le corps. Hermann qui s'était arrêté, le rejoignit et lui dit: « C'est votre frère. » Lubbert fit un signe et pressa plus vivement sa monture.

Mais elle était fatiguée de sa première course, elle se ralentissait et respirait à grand bruit. En ce moment, un cheval errant vint à eux, qui s'était échappé de la ville pendant le tumulte de la nuit. C'était une jeune et bonne bête que Lubbert avait dressé pour Hélène; d'un saut il fut sur sa croupe, et, saisissant un

bout de licol: « Sers ta maîtresse », dit-il, et il eut bientôt devancé de nouveau ses compagnons.

Enfin les voilà sur le plateau, qui s'allonge au loin devant eux. Le galop redoubla de vitesse. Ils virent de là, dans la vallée, la troupe à pied s'avancer rapidement. Un grand cri partit du plateau; un grand cri remonta de sa base. Quelques éclats de gaité s'y mêlèrent parmi les cavaliers; car, l'un d'eux, connu d'un grand nombre pour sa bonne humeur, riait au dépens des piétons, et lerire passa de bouche en bouche, interrompue seulement là où se trouvaient des hommes qui, la nuit, avaient fait quelque perte sanglante. Ceux-là pressaient les autres, et, hâtés par son propre élan, la course devenait toujours plus rapide. Bientôt les piétons les virent d'en bas disparaître comme une volée d'oiseaux.

Ils se hâtaient eux-mêmes, après l'ennemi, se guidant sur des pas d'hommes et de chevaux qui s'effaçaient les uns les autres sur la neige. On y voyait aussi les sillons des voitures pesamment chargées et les traces du bétail emmené par les pillards. Tout cela animait nos gens, et souvent les moins avancés débordaient, en courant, les premiers, par les flancs de la troupe où passaient, sous les bras de leurs compagnons, comme fait un chasseur entre les branches d'un bois, lorsqu'il se presse sur la piste.

Ils marchent donc, ils marchent... quinze

c'est la guerre d'instinct et de nécessité; celui-là est bon pour la conquête, celle-ci pour la défense de son pays; il faut être soldat pour le premier; prenez tout pour la seconde, ouvriers, miliciens, paysans: il suffit qu'ils veuillent ou qu'ils aient leur cause à venger.

Ils marchaient depuis bientôt cinq heures, et allaient faire halte un instant, quand soudain, suivant un détour que faisait la vallée en s'élargissant un peu, ils découvrirent enfin ce qu'ils cherchaient, les braves gens, mais ils ne le tenaient pas encore.

La troupe s'arrêta avec un grand bruit, se répandant à droite et à gauche, comme un torrent qui rencontre un obstacle et s'apprête à le franchir... « Les voilà! les voilà! Dieu soit loué!... » Ils respirèrent haleine, essuyant leurs fronts qui, malgré l'hiver, étaient couverts de sueur. Les uns s'appuyèrent sur leurs armes, d'autres s'assirent sur la neige, et ils en pressaient des poignées contre leurs lèvres altérées.

L'ennemi était arrêté à trois quarts de lieue environ; il avait allumé de grands feux, et se repaissait en se délassant aussi. Il comptait à peu près quatorze cents hommes, dont un quart à cheval, cosaques irréguliers; le reste était un ramassis de toutes les nations alors liguées contre nous; si bien qu'il y avait là de quoi se venger de toutes.

(La suite au prochain numéro.)

